



# Fai vu..



Deux portraits du commandant De Goÿs, le glorieux héros de Ludwigshafen, le créateur des escadrilles de bombardement qui vient de s'évader d'Allemagne.

*J'ai vu.*

QUINZE DIVISIONS ALLEMANDES ONT ATTAQUÉ DEVANT CAMBRAI :



*Un centre de ravitaillement anglais aux abords d'une gare d'Artois.*



*Le brigadier général Elles  
"l'amiral des tanks".*



*Sapeurs français projetant des gaz enflammés.*

La grande contre-offensive allemande contre le saillant de Cambrai semble avoir complètement échoué; et pour reprendre quelques kilomètres carrés que nos alliés leurs avaient enlevé le 20 novembre sans perdre cent hommes, le prince Ruprecht de Bavière et son lieute-

nant von Marwitz ont sacrifié inutilement des milliers d'existences. De l'avis des correspondants britanniques qui ont suivi les opérations, cette bataille de Cambrai est digne par sa violence et son importance de prendre place à côté de la première grande bataille d'Ypres, qui

ELLES N'ONT PU ENLEVER

*J'ai vu*  
AUX ANGLAIS LA LIGNE HINDENBURG



*Blessés anglais et allemands devant la Vacquerie.*



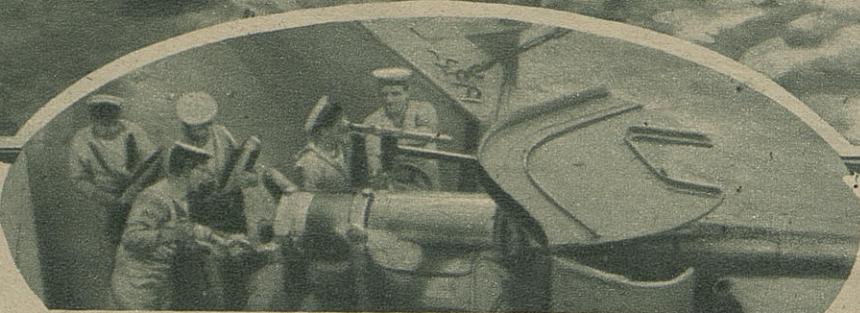
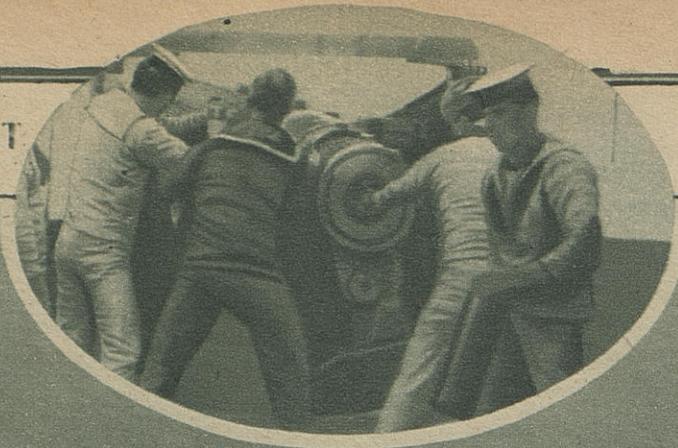
*Ravitailleurs canadiens embourbés dans un chemin.*



*La récolte des prisonniers près de Masnières.*

mit fin à la course à la mer et qui ruina l'espoir que l'ennemi avait alors de s'emparer de Calais. Malgré tous leurs efforts, les Allemands n'ont pu convertir en défaite la victoire anglaise, et les précieux résultats obtenus par l'assaut des 400 tanks que conduisit si intrépidement le

brigadier général Hugh Jameson Elles, qu'on appelle « l'Amiral des Tanks » restent acquis au général Byng. L'armée britannique a pu céder quelques minces bandes de terrain au sud-est de Cambrai mais à l'heure où nous mettons sous presse la période critique est passée.



UN MOYEN IMAGINE PAR LES ANGLAIS  
POUR EVITER LES SOUS-MARINS  
ENNEMIS : LE NAVIRE SANS EQUIPAGE

Dans les documents ovales  
CANONNIERS EN TRAIN DE TIRER SUR  
DES SUBMERSIBLES ALLEMANDS.

Un communiqué officiel de l'Est Africain, nous apprend que les dernières possessions allemandes d'outre-mer sont tombées entre les mains des Anglais. C'en est donc fait de l'immense empire colonial de l'ennemi et c'est là le résultat le plus tangible de notre supériorité navale sur l'Allemagne qui n'a pas pu rompre la garde montée autour des ports par les Puissances Alliées. Il faut lui rendre d'ailleurs cette justice que ce n'est pas sans peine que nous avons gardé la maîtrise de la mer. Ses sous-marins nous l'ont disputée par des moyens souvent criminels, mais formidables. Lloyd George n'a-t-il pas avoué qu'en avril dernier lorsque nous perdions 200 000 tonnes par semaine, il avait craint de n'être plus imbattable sur l'Océan? Mais depuis cette époque, bien que le nombre des submersibles allemands ait augmenté et que leur puissance

offensive se soit accrue, la piraterie sous-marine ennemie est en baisse. A quoi l'attribuer? Simplement à ce fait que, devant l'imminence du danger les marins de l'Entente ont cherché des moyens scientifiques, et non plus des expédients, pour y parer. Pour lutter contre les requins de l'adversaire, chaque allié a apporté son tribut d'inventions : les tubes acoustiques qui décèlent l'ennemi dans les profondeurs de l'Océan, les filets perfectionnés qui l'emprisonnent, les rideaux de fumée opaque derrière lesquels le navire peut éviter la torpille ennemie qui ne trouve plus un but précis. Il est encore bien d'autres moyens qui furent mis en œuvre. Nous les étudierons amplement dans les pages que nous avons promises à nos lecteurs sur la guerre navale. Leur publication ne saurait tarder.

S. X.

# DU SANG DANS LA MER <sup>(1)</sup>

Roman inédit, par GÉRARD BAUER

Lorsqu'il eut lu cette lettre, Levinski ressentit une grande anxiété. Ces lignes ne le renseignaient pas autrement sur ce qu'il devait appréhender ; mais il n'en eut pas moins le sentiment qu'un événement grave s'était produit pendant son absence. Il comprit que Rolls ne lui aurait pas écrit en ces termes, s'il n'avait eu une nouvelle irréparable à lui apprendre. Tout de suite il pensa à Maria Lesser. « C'est d'elle qu'il s'agit ». La rencontre qu'il avait faite sur le quai de Hambourg et qui déjà, avait fait naître son inquiétude, s'imposa, de nouveau, à son esprit. Il en revit l'exact tableau en images précises. Il ne doutait plus que ce fut elle et il se rendit à son domicile.

Il marcha rapidement par les rues et le long des quais. Il était dans cet état physique ou une idée absorbe tellement vos facultés qu'elle vous prive de vos moyens de contrôle et vous dérober les sens. Il regardait mais ne voyait pas. Il marchait mais ne sentait pas marcher et il faillit tomber à la descente d'un trottoir. Il monta la rue où logeait Maria Lesser et parvint, le cœur battant, sans respiration à la porte de sa maison. Il interrogea la gardienne :

— M<sup>lle</sup> Maria Lesser est chez elle ?

Cette gardienne était une vieille femme, du type classique des concierges, ce qui est rare en Alle-



Levinski, le visage caché dans ses mains, devait pleurer.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Chargée par la police secrète de surveiller les agissements des officiers de la marine allemande, une jeune femme, Maria Lesser, avait dénoncé le lieutenant de vaisseau d'origine polonaise Levinski comme témoignant une vive répugnance contre les procédés de guerre sous-marine. Pour le guérir de cette répugnance, Levinski est embarqué comme second à bord d'un sous-marin, l'U-51, qui commande le Prussien, von Hartig, qu'il déteste profondément et qui, de plus, a été jadis l'amant de Maria Lesser. Or, Maria Lesser, aimée par Levinski, écorchée par la besogne infâme qu'elle accomplit, veut rompre avec son passé. Mais le chef du service d'espionnage refuse obstinément sa démission, la menaçant, si elle persiste dans son projet, de tout révéler de sa vie au lieutenant Levinski. Cependant l'U-51 poursuit sa croisière fertile en incidents de route : torpillages, pièges tendus, etc. Levinski surprend un jour son ordonnance fouillant dans ses papiers à l'instigation de von Hartig dont il soupçonne les desseins. Une nuit, l'U-51 rencontre un navire-hôpital que von Hartig torpille malgré les objurgations de Levinski qui assiste terrifié à l'épouvantable mort des blessés et des infirmières. Maria Lesser, décidée à disparaître de la vie de Levinski qu'elle aime, vient pendant ce temps supplier un ami de ce dernier de révéler son sacrifice à l'officier si jamais celui-ci apprend un jour le mystère de sa vie. Après une longue croisière l'U-51, entre dans le port militaire de Cuxhaven. Tout entier à son amour, Levinski ne pense qu'à revoir Maria Lesser. Dans la gare de Hambourg, l'officier croit reconnaître sa bien-aimée dans une voyageuse voilée et, son anxiété devient plus grande lorsque revenant dans son appartement à Kiel, il trouve une lettre de son ami Rolls, le mandant près de lui sitôt son débarquement. Une inquiétude indéfinissable s'empara de lui, et le décide à se rendre chez Maria Lesser.

magne où il y a fort peu de concierges et où ces servantes sont à l'ordinaire choisies avec soin, de bonne éducation et de mœurs réservées. Celle-là semblait curieuse et elle avait, sous son faux air bonasse, les marques de l'âpreté.

— Mademoiselle n'est plus là.  
— Elle est partie?... Mais quand rentre-t-elle?...

— Mademoiselle ne rentrera pas. Elle est partie pour un long voyage.

— Ah !...  
Levinski avait pâli, demeurait interloqué avec une sensation d'étouffement.

Il sentait battre son cœur à grands coups sous son uniforme. La vieille gardienne le regardait et avait vu son trouble. Elle ne le quittait des yeux, se réjouissait de ce désarroi et elle passa deux fois sa langue sur ses lèvres minces, comme une chatte satisfaite. Enfin Levinski interrogea :

— Elle ne vous a pas dit où elle allait ?

— Non point, Monsieur... Elle ne m'a pas laissé d'adresse. Elle m'a dit simplement : « Si on me demande vous répondrez : Mademoiselle est partie en voyage »... « Plus tard je vous donnerai de mes nouvelles,

a-t-elle ajouté ! » Et puis elle est partie. Hier on a porté tous ses meubles au garde-meuble...

— Ah ! Ah... Je vous remercie...

Le jeune officier partit. Il fit quelques pas dans la rue marchant droit devant lui, sans savoir où il dirigeait ses pas. La gardienne était venue jusque sur sa porte et le regarda s'éloigner, d'un air malicieux. Soudain Levinski rassembla son énergie éparse. « De quoi me sert-il de m'abandonner à un trouble aussi vif... Il y a dans ce départ subit un mystère que Rolls m'expliquera sans doute. Il faut que j'aie le voir, tout de suite ».

L'hôpital n'était pas loin de là. Il trouva son ami dans la salle vaste et aérée où quelques jours auparavant, Maria Lesser était venue faire ses adieux. Lorsque Levinski entra, Rolls se leva, joyeux.

— Ah ! te voilà ! Comme je suis heureux de te retrouver !

De son bras sain il l'étreignit et lui donna l'accolade.

— Comment vas-tu ? interrogea Levinski.

— Guéri... Ou à peu près... Je quitte tantôt l'hôpital ou je ne viendrai plus que pour me faire panser... Je rentre chez moi... Quelle joie. Et toi, mon cher camarade... Cette croisière ?

— Pénible... Très pénible.

— Je m'en doute... Quelle misère ! Tu as trouvé une lettre signée de moi, chez toi ?

— Oui... Avant de venir je suis passé chez Maria Lesser. Je viens d'apprendre qu'elle était partie en voyage, pour un long voyage.

— Je le sais... Elle est venue me dire adieu.

— Mais où est-elle... Pourquoi est-elle partie ?

La précipitation, le ton de ces questions trahissaient l'anxiété et la douleur. Quelques instants, en présence de cet accord si franc, si loyal, devant ces yeux si purs, au contact de cet être qui dégagait une grande puissance et un grand amour de la vie, Levinski avait senti s'apaiser son angoisse. Mais à présent il ne pouvait plus maîtriser son émotion grandissante. Il avait compris que Rolls savait. Il attendait sa réponse.

— C'est à cause d'elle que je t'ai écrit mon ami... C'est pour toi qu'elle est venue me voir et pour toi qu'elle s'en va. Tu vas souffrir... Car tu l'aimes, n'est-ce pas... Tu l'aimes beaucoup?... Eh bien lis cette lettre.

De son bras valide, il avait saisi son portefeuille, dans sa poche. Il en tira l'enveloppe qu'il avait close.

— Lis, dit-il simplement en la tendant à son camarade.

Levinski ouvrit l'enveloppe et lut. Quand il eut terminé, il plaça le haut de son visage dans sa main serrée comme quelqu'un qui se prive de la lumière du jour pour mieux

se recueillir et écouter sa souffrance. Il murmura.

— Lis à ton tour... Toi... Je suis bien malheureux.

Il avait prononcé ces mots sur un ton enfantin et triste.

— Je sais ce que cette lettre contient, répliqua Rolls... Avant de partir vers l'inconnu, d'aller s'ensevelir dans le silence, Maria Lesser est venue ici pour me dévoiler son amour et ses intentions. Je n'ai pu que l'approuver... Un sentiment contraire n'eût d'ailleurs ni différé, ni écarté sa décision.

Elle voulait partir et rien ne l'eût arrêtée. Son courage eut peut-être faibli en ta présence et elle a précipité sa fuite car elle t'aime comme tu l'aimes toi-même et son départ est une preuve émouvante de sa passion et de la qualité de son amour.

Levinski, le visage caché dans ses mains devait pleurer. On ne voyait pas ses yeux mais de courts hoquets secouaient sa tête et ses épaules.

— Du courage... Il faut que tu aies du courage... mon camarade... Je lui ai promis à elle que tu en aurais... Il n'y a rien d'irréparable, comprends-le. Tu la retrouveras peut-être après la guerre... Les raisons qu'elle a aujourd'hui de s'immoler seront sans doute moins impérieuses plus tard si tu n'es plus soldat... Et puis, crois-moi, les mouvements du cœur sont rapides... On se prend à aimer et on s'étonne un jour qu'on ait pu aimer de la sorte. Les passions durables ne sont pas du cœur, elles sont de l'esprit... Ce sont les passions métaphysiques... les passions sociales... les révoltes généreuses contre les conditions humaines.

Levinski ne répondait point. Il était abattu et douloureux.

— C'est inexplicable dit-il enfin... qu'attelle à se reprocher d'impardonnable... Croyait-elle que je pensais qu'elle aimât pour la première fois? que son passé fut exempt d'aventures?... Mon silence sur les années où je ne la connaissais pas montrait assez que je ne voulais rien savoir et que j'avais pardonné, par avance, tout ce que j'ignorais.

— Élas!... répondit Rolls... Ton pardon... pouvait rien changer à la décision

de ton amie. Ton acceptation d'un passé impur accuse autant la violence de ton sentiment que la faiblesse de ton caractère. Tu n'es pas le seul qui eut agi de même : Le cœur prend souvent à la raison les forces dont il a besoin pour soutenir ses battements désordonnés... Marie Lesser est dans la vérité. En agissant comme elle le fait, je te le répète, je ne puis lui donner tort. Elle montre l'estime qu'elle avait pour toi. Il n'y a rien à reprendre à sa lettre émouvante et noble... Accepte ton destin. Son geste l'ennoblit... Et ce qui lui paraissait irréalisable à cette heure lui paraîtra peut-être possible plus tard.

Rolls se tut à son tour, quelques instants. Il pensait. Il reprit, énergique.

— Il faut te ressaisir, mon camarade. Ce n'est pas le moment de nous plonger dans un morne abattement. Notre pays a besoin de nous.

— Notre pays... répliqua Levinski d'une voix amère... Notre pays... Est-ce que je ne lui donne pas assez... Je lui ai aliéné ma liberté, mon amour, et je lui ai sacrifié jusqu'à mes plus grands espoirs... Que peut-il encore exiger?

— Rien de plus... Mais c'est toi qui doit exiger plus de toi-même, c'est toi qui doit te demander si tu es bien dans la vérité et le devoir. Il y a plus à faire que la tâche quotidienne, plus à risquer que les dangers ordinaires, plus de courage à avoir que le courage commun des combats. Il y a un devoir supérieur pour des Allemands de notre âge et de notre formation. C'est d'essayer de sauver l'Allemagne de sa folie sanglante. C'est de lutter dans la mesure de nos moyens contre cette frénésie de force qui la conduit aux abîmes et la déshonore.

— Il n'y a rien à faire... C'est la guerre. Les lois sont inflexibles et rudes... qu'espères-tu... que veux-tu accomplir... Et d'ailleurs je ne me sens plus ni courage, ni volonté... je suis juste bon à obéir... Ma bouche n'a plus d'autre goût que l'amertume. Il exprimait par des phrases hachées, sans suite l'étendue de son désespoir. Rolls l'observait avec une expression de peine et de pitié un peu dédaigneuse.

— Crois-tu donc que tu sois le seul à souffrir? reprit-il (et une lueur étrange enflammait son regard). Il y en a des milliers et des milliers. Et des êtres sensibles et doux... Sois un homme... Rassemble tes forces et conserve-les pour plus tard... Tu verras plus tard... on fera de grandes choses... »

Il se tut et parut songer aux jours à venir. Rolls était un des rares exemples de militaire allemand chez qui la profession et les événements n'avaient pas déformé les pensées et les sentiments ; mais il ne donnait ni à celui-ci ni à celles-la une forme ramassée et violente. Il se contentait d'une idéologie un peu vague, mélange d'un romantisme grethien et de révolte à la Henri Heine. Du moins s'il songeait à quelque propagande immédiate et active ne la laissait-il pas paraître. Les deux hommes restèrent en présence, silencieusement, Levinski la tête dans les mains, Rolls, songeur.

— Ce soir, pour fêter ma sortie de l'hôpital, nous dînerons ensemble, mon cher camarade... A ce soir... sois courageux.

Ils se séparèrent ; le soir ils se retrouvèrent pour dîner. Levinski était demeuré chez lui toute la journée en proie à un morne abattement. Il mangea peu. Après dîner ils quittèrent la brasserie et marchèrent côte à côte en suivant la mer jusque hors la ville. Il faisait un temps doux ; le ciel était clair ; la lune, en sa plénitude éclairait les chemins et habillait les eaux mouvantes de draperies argentées...

— Ce matin, j'ai essayé de te faire comprendre, dit Rolls, qu'il y avait d'autres passions à débattre que celles du cœur... Regarde la mer puisque tu l'aimes... quand j'en sonde l'infini, quand je pense que la première matière vivante sur cette terre est sortie de ces fins-fonds humides, je me sens pénétré d'un étrange sentiment et qui dépasse singulièrement tout ce que les autres manifestations de la vie vous apportent d'ordinaire... que de victoires l'homme n'a-t-il pas du remporter sur la nature et sur lui-même pour se modeler tel que nous le voyons aujourd'hui...

(A suivre).

GÉRARD BAUER.

**LES LIVRES QU'IL FAUT LIRE**  
PENDANT LA GUERRE

**NOUVEAUTÉS :**

**CHASSEURS DE BOCHES**  
par Jacques MORTANE. Couv. en coul. de DAGUET  
Un vol. in-18. ... 4 francs.

**CASSINO VA-T-EN GUERRE**  
par Charles DERENNES, illustrations de Léon FAURET  
Un vol. in-18. ... 4 francs.

**JEPH, LE ROMAN D'UN AS**  
par Henri DECOIN. Préface de G. de PAWLOWSKI  
Un vol. in-18. ... 4 francs.

**LIEURS ET REFLETS DE LA GUERRE**  
par Gaston SORBETS  
Un vol. in-18. ... 4 francs.

**L'ÉNIGME DE CHARLEROI**  
par Gabriel HANOT. UX de l'Académie Française  
Un vol. in-18, 128 pages, 4 cartes... 1 fr. 50

**...SAVOIA! (LA GUERRE DES CIMES)**  
par Éric ALLATINI. Couv. en coul. de CAPPIELLO  
Un vol. in-18. ... 2 francs.

**CAVALIERS DE FRANCE**  
par le Capitaine LANGEVIN.  
Préface de Théodore CHÉZE. Ill. de Gérard COCHET  
Un vol. in-18. ... 4 francs.

**LES FLANDRES EN KHAKI**  
par Victor BREYER. Préface de C. FAROUX  
Couverture dessinée par HAUTOT  
Un vol. in-18. ... 2 francs.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris.

**PELADE** NOTICE GRATUITE  
BENIT, pharmacien,  
26, rue Métabien, Toulouse

**FORCES INCONNUES**  
Avec la  
RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre  
une personne à votre volonté, même à distance. Dem.  
à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 26. GRATIS.

**POUR LES PERSONNES AGÉES**

Une mauvaise vue, la faiblesse du dos, les douleurs et raideurs articulaires, les désordres urinaires sont les troubles les plus graves qui atteignent les personnes âgées. La plupart du temps ces désordres sont dus à la faiblesse des reins. Les reins (*vulg. rognons*) ont une lourde tâche à accomplir au cours d'une longue vie : ils doivent filtrer le sang et préserver le corps de l'action irritante de l'acide urique. On prête, en général, peu d'attention à la faiblesse des reins, aussi n'est-il pas étonnant que ces organes se ralentissent.

Lorsque les reins sont devenus inactifs et faibles, tout bien-être disparaît. Le mal de dos est appelé à devenir un tourment constant : faiblesse le matin, douleur en se baissant ou en se relevant, insomnie, urines trop rares ou douloureuses à l'émission et lassitude constante.

Les douleurs rhumatismales, la raideur des articulations, les étourdissements et la faiblesse de la vue et de l'ouïe ont souvent pour cause un excès d'acide urique dans le sang. Il en est de même de la gravelle et de la pierre, des gonflements de l'hydropisie aux membres et aux extrémités, des palpitations de cœur.

La faiblesse ou une affection des reins sont la cause de ces symptômes. Les déchets uriques séjournent trop longtemps dans l'organisme et provoquent dans les différentes parties du corps les affections les plus variées. Les Pilules Foster pour les Reins suppriment l'inflammation des reins et de la vessie ; elles maintiennent les reins actifs et évitent le séjour prolongé des déchets liquides et de l'acide urique dans le corps. Beaucoup de cas dangereux de pierre, d'hydropisie, de rhumatisme, de lumbago et de faiblesse de l'appareil urinaire si pénible ont été complètement guéris par les Pilules Foster, même chez des personnes âgées de soixante-dix à quatre-vingts ans.

Les Pilules Foster sont vendues par tous pharmaciens au prix de 3 fr. 50 la boîte ou six boîtes pour 20 fr., impôt compris ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris.



**LE BON EXEMPLE**

Mais n'ayez pas peur, sacro-saint, est-ce que j'ai peur moi.



**LES DÉBUTS DE LA BÉNÉVOLE**

Un bain de pieds pour moi? Il doit y avoir une erreur : je suis cul de jatte!



**DISTRACTION**

— Docteur, le cœur ne bat plus.  
— Ça n'est pas grave, mademoiselle, surtout du côté droit.



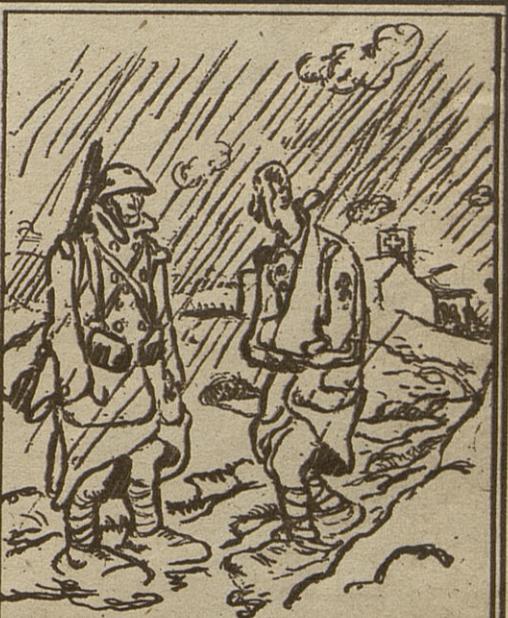
**CONSULTATION**

Estomac lourd et sommeil après le repas! Qu'est-ce que vous pensez d'une petite saison à Vichy?



**LES BONNES PAROLES**

Croyez-moi ami, rien ne vaut encore une bonne jambe de bois.



**ENCOURAGEMENT**

Avec cette flotte, tu es foutu de chauffer une plénésie, et te v'la bon pour six mois d'hôte.



**L'OCCASION**

Pendant que vous y êtes à m'endormir, vous pourriez pas m'enlever cette mauvaise dent?



**CONSEIL DE RÉFORME**

— Non, vrai, vous êtes gaucher? Ben, vous en avez une veine.



Celui-là, Monsieur l'inspecteur, c'est notre plus vieux malade : il est là depuis le jour de la mobilisation.

L'artiste dont nos lecteurs ont souvent, ici même, apprécié le talent si personnel, vient de consacrer un album à ceux que les poilus appellent : " les toubibs " et les civils : les médecins. Gus Bofa, nos lecteurs en jugeront par les quelques croquis que nous reproduisons ci-contre, ne s'est pas montré pour " les toubibs " d'une tendresse exagérée. Glorieux blessé de la grande guerre, il a passé de longs mois entre leurs mains, il les connaît donc par

le menu et le leur fait bien voir! Son dessin, toujours gouailleux, est souvent féroce, et les légendes à l'emporte-pièce le soulignent encore. Mais il y a dans ces pages tant de verve heureuse, d'observations exactes et de talent que ses victimes, sans doute (" les toubibs " sont gens d'esprit), seront les premiers à en rire, comme le grand public et les délicats, des traits endiablés que leur décoche un artiste dont la fantaisie, si elle a des griffes, a aussi des ailes.

POUR LA LIBERTÉ DU MONDE, LES FRANÇAIS RÉPANDENT LEUR SANG SUR LES CHAMPS DE BATAILLE DE L'ITALIE



Après un dur combat pour protéger la retraite du gros de l'armée italienne, un régiment d'infanterie dort sur le champ de bataille.



En route vers la ligne de feu.



Fantassins français sur la place d'une petite ville de Vénétie.

Ce n'est que dans les premiers jours du mois que nos soldats sont entrés en ligne aux côtés des troupes italiennes. Mais déjà leur action avait été des plus importante tant au point de vue moral par le sentiment de réconfort donné au peuple italien, qu'au point de vue de l'organisation générale de la guerre par les méthodes de combat modernes qu'ils ont apportées avec eux. Le défilé de nos beaux soldats, alertes, robustes, bien équipés, sur les grandes routes de la Lombardie et de la Vénétie, escortés de longues files de canons de tous les calibres, a partout suscité l'enthousiasme. « Soldats français, je connais vos exploits, vos traditions de bravoure et l'admirable héroïsme dont vous avez fait preuve dans des batailles immortelles. Vos drapeaux vont acquérir ici encore plus de gloire! Je vous salue et je vous remercie. » C'est par ces mots que le généralissime Diaz salua nos troupes et nos étendards. On sait comment les Français ont répondu à ce noble accueil. Vainement les Austro-Allemands annoncent-ils à grands renforts de réclame qu'ils vont tenter une nouvelle offensive sur le front italien, en vain accumulent-ils leurs batteries de gros calibre et bombardent-ils les lignes de nos alliés. L'armée italienne reconfortée tient bon, et à côté d'elle, les troupes françaises et anglaises vont faire de bonne besogne.



Un régiment d'infanterie française traverse un village près de Brescia.

UN NOUVEAU TYPE DE PARIS : LE PÊCHEUR DE CHARBON



Le père Guillou et sa ligne.



Le "ferrage" d'une pelle.



Sous l'œil paternel de l'octroi.

Alors que tous les Parisiens font la queue à la porte du bougnat-roi, tout en comptant les tickets de leur carnet, le père Guillou, lui, se soucie peu du manque de combustible. Il sait se ravitailler malgré toutes les restrictions, car il s'est fait « pêcheur » de charbon. Tous les dimanches, armé d'un appareil de son invention, il descend sur les berges de la Seine : derrière les chalands qui déchargent le précieux minéral, il racle le lit du fleuve, et pêche du charbon. Certes, cette pêche est très pénible car, lorsque "cela mord", le père Guillou ramène fréquemment des blocs de houille pesant 20 ou 25 kilos. Et comme la ligne elle-même est une perche de 7 m. de long et d'un diamètre de 0<sup>m</sup>12, il faut un bras solide pour "ferrer le poisson". Quelquefois, ce n'est pas du charbon que le pêcheur relève, mais une pelle, une pioche, une lanterne, un filin, un énorme écrou que le marchand de bric-à-brac rachète à bon prix. Chaque après-midi de pêche procure au père Guillou trois sacs de 50 kilos de charbon en moyenne, ce qui depuis qu'il s'adonne à ce sport, lui a permis d'alimenter les fourneaux de son épouse, qui est blanchisseuse, et de ses cinq repassenses.



SUR LES EPAULES DE SES TIRAILLEURS NOIRS, LE COLONEL T... MORTELLEMENT BLESSÉ EST RAMENÉ JUSQU'AU POSTE DE SECOURS

# LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

Roman d'aventures par PIERRE MAC ORLAN

Illustrations de Gus Bofa.



UN TOUT PETIT VIEILLARD A LUNETTES

CERTAINS noms particulièrement évocateurs sont des cimetières de la pensée érudite. Caracas était un de ces cimetières pour Joseph Krühl qui venait d'acheter, aux dépens de son imagination, la connaissance de l'instabilité des choses.

Krühl promenait donc sa massive silhouette d'homme désabusé, quand il croisa sur le quai plusieurs matelots de l'Ange du Nord qui débarquaient à leur tour pour prendre contact avec les joies de la terre ferme.

En passant devant Krühl, ils saluèrent gauchement en portant la main à leurs casquettes.

Krühl reconnut parmi eux le Guatémalien Perez, il l'appela. L'homme se hâta d'accourir.

— Tiens, fit Krühl, en lui tendant une dizaine de piastres, je suis content de l'équipage, tu boiras cela à ma santé avec tes camarades.

L'homme se mit à rire naïvement.

— Tu connais le pays, demanda Krühl?

— Si, mounsié.

— Alors, qu'est-ce que c'est que cette boîte? Krühl désignait le bar américain du señor Pablo.

— Ah! dit Perez, c'est oume café, oume café... Il cherchait ses mots, s'exprimant mal en français. Il acheva sa pensée dans un geste précis dont Krühl s'esclaffa en envoyant une bonne claque entre les deux épaules du matelot.

— Allons, va rigoler, et bonne chance.

— Good luck, sir, firent les Danois qui accompagnaient Perez.

Krühl se fit conduire en canot par un gamin jusqu'à l'Ange du Nord, où il trouva Heresa et Eliasar nonchalamment allongés dans des rocking-chair montés sur le pont. Ils fumaient, dégustant béatement à l'ombre d'une voile d'étai tendue au-dessus de leur tête, la béatitude d'exister devant une boîte de bons cigares et devant des cocktails inventés par Fowler. On entendait ce dernier piler de la glace dans la cambuse.

— C'est encore ici, que je suis le mieux déclara Krühl.

— J'étais en train de travailler pour vous et pour nous, dit Heresa. J'ai la conviction que nous allons trouver notre île. Il montra l'épreuve photographique de la carte de l'île étalée sur la table avec les autres pièces du document.

— Oui, ajouta Eliasar, le capitaine me disait que l'île que nous cherchons se trouve dans les petites Antilles, au nord-est de la Barboude.

Dans l'auberge d'un petit port breton, où il s'est retiré, le Hollandais Joseph Krühl s'est lié d'amitié avec le vieux peintre Désiré Pointe et quelques pêcheurs. Un nouveau venu, qui se dit médecin américain et se nomme Samuel Eliasar, n'inspire tout d'abord que de l'antipathie à Krühl et à ses amis. Mais ayant fourni au Hollandais l'occasion de le sauver alors qu'il était tombé dans la mer, et ayant pénétré dans le petit cénacle, Eliasar, qui n'est en réalité qu'un aventurier sans ressources, songe à exploiter la crédulité de Krühl. Il confectionne un mystérieux manuscrit qu'il glisse adroitement dans l'éventaire d'une marchande de bric-à-brac où Krühl, en le trouvant, croit avoir découvert le carnet sur lequel le fameux corsaire Edouard Low indiquait la cachette de ses 40 millions dans l'île de la Tortue, aux Antilles. Absolument convaincu, Krühl décide de faire les frais d'une expédition, engage Eliasar comme médecin et lui demande de lui recruter un équipage. Dans ce but, Eliasar se rend à Rouen, au Bar du Poisson sec où il engage le patron, une ancienne connaissance à lui, le capitaine Heresa pour commander le brick Ange du Nord qu'il achète pour le compte de Krühl. Après quelques jours de préparatifs, l'Ange du Nord appareille pour l'île de la Tortue, comme première escale le navire s'en va relâcher dans le port espagnol de Santander où le second embauche cinq marins. Avec son équipage international composé des individus les plus louches l'Ange du Nord reprend la mer, touche aux Canaries, puis en cours de route trouve moyen d'arraisonner une paisible barque de pêche après avoir arboré le pavillon noir. Après quelques incidents de traversée l'Ange du Nord arrive au Venezuela et mouille dans le port de la Guayra, où dans un bar que dirige le métis Pablo, le Hollandais Krühl et ses compagnons de voyage font la connaissance d'une jeune danseuse, Conchita, dite Chita, la fille du patron du bar.

Il me recommandait aussi d'être, à partir d'aujourd'hui, très discret sur les motifs de notre voyage.

— Nous l'avons toujours été, je suppose, répondit Krühl. Maintenant, devons-nous recruter tout de suite des travailleurs pour entreprendre les fouilles?

— Non, monsieur Krühl, attendons plutôt d'avoir découvert l'emplacement du trésor dans l'île, que j'appellerai l'île inconnue. Comme je le pense, elle est peu éloignée de l'île de la Barboude, où il y a une population, de un millier de nègres pauvres. J'é prendrai les travailleurs qu'il faudra parmi ces imbéciles, parce que je ne veux pas de mes matelots pour exécuter ce travail, on ne pourrait plus les tenir pour le retour.

— C'est très bien, approuva Krühl. Nous embarquerons le trésor à la nuit et nous viendrons en négocier une partie, les objets d'art religieux, chez le Hollandais de Caracas qui m'a vendu les pierres. Savez-vous, mon cher que j'ai près de cinq cent mille francs de cailloux sur moi. C'est d'ailleurs une affaire excellente car je les revendrai en Europe avec un bénéfice considérable. Déjà, quand j'ai quitté Paris, un an après la déclaration de guerre, le cours du diamant montait de jour en jour.

— Il faudra vendre vos pierres aux Etats-Unis, monsieur Krühl, croyez mon expérience en cette matière. Le Hollandais ne vous a pas tout dit. J'é suis sûr qu'aujourd'hui il est prêt à vous les racheter au prix que vous les avez payées.

— Enfin, on verra, la conquête du trésor d'Edward Low, tous frais compris me coûtera encore moins cher que je ne l'avais prévu. Je vous laisse pour faire un peu de toilette! J'ai l'intention de coucher à terre ce soir. Vous ne descendez pas?

— Je n'en ai pas envie, bredouilla Eliasar en s'étirant.

Krühl n'insista pas.

\*\*\*

Quand Bébé Salé et Fernand eurent conduit à terre M. Joseph Krühl, Eliasar et le capitaine descendirent dans le salon dont ils fermèrent soigneusement les portes.

— Alors, fit Eliasar d'un ton résolu.

— Alors, mon petit camarade, c'est à vous de parler.

Eliasar réfléchit quelques secondes, puis, se levant brusquement, il s'adossa contre la porte de la cabine.

— C'est donc entendu Heresa, nous allons essayer de faire disparaître Krühl en créant sous ses pas, ou au-dessus de sa tête, je vous laisse le choix des moyens, un de ces accidents d'une banalité écoeurante, comme on en voit tous les jours.

— Naturellement, on ne peut le jeter à la mer ce n'est pas possible... Il faut que sa disparition soit naturelle.

— Bien, et en admettant que l'accident ne réussisse pas, je me verrai obligé d'agir tout seul dans l'île, avec le couteau.

— Mais, pourquoi pas.

— Bien, comment expliquerez-vous son absence aux yeux de vos hommes?

— Nous dirons que nous l'avons laissé à terre chez un ami, avec son matelot Bébé-Salé.

— Comment Bébé-Salé?

— Naturellement il faut faire disparaître cet homme qui gênerait tout dans l'avenir, en allant raconter des histoires ridicules. S'il n'avait tenu qu'à moi, Bébé-Salé n'aurait jamais mis les pieds sur l'Ange du Nord.

— Bon dieu! Ça se complique, s'écria Eliasar.

— J'é me chargerai de Bébé-Salé, vous voyez comment j'é suis gentil.



ÇA, C'EST DU THÉÂTRE DIT HERESA.

(1) Voir J'ai Vu, depuis le numéro 151.

Eliasar ne tenait plus en place. Il se balançait d'une jambe sur l'autre, mâchait févreusement son cigare éteint.

— C'est tout de même une sacrée partie, Et si je mène l'aventure à notre honneur, vous reconnaîtrez qu'il faut être un homme pour conclure une telle affaire.

Il sortit son couteau de sa poche, l'ouvrit d'un coup sec sur l'anneau et le planta dans la table avec une violence qui fit trembler la lame.

— Ça c'est du théâtre, [dit Heresa sans s'émouvoir.

— Si vous voulez, mon gros, répondit Eliasar en remettant son arme dans la poche de son pantalon, mais n'oubliez pas que si je joue le rôle principal dans ce drame, l'autre grand rôle n'en est pas moins rempli par un mec qui tient debout. Vous entendez, mon vieux, je me donne gratuitement le conseil de ne pas le rater.

A ce moment, on entendit la voix de Perez qui accostait avec le youyou de l'Ange du Nord. Gornedouin et les matelots sortants rentraient à bord.

Gornedouin raide comme un passe-lacets paraissait changé en statue sous l'influence de l'alcool. Les autres matelots tanguaient effroyablement.

— Qu'est-ce qu'ils tiennent, murmura Eliasar.

— C'est la coutume, mon cher, il n'y a rien à dire. Nous allons descendre à notre tour. Nous retrouverons Krühl qui doit traîner dans un casino quelconque, aux trousses d'une novia, avec du sang de goudron.

Le vent apportait par bouffées les flonflons d'une musique militaire. Des mouches lumineuses commençaient à bourdonner dans le crépuscule.

Ce fut Powler qui conduisit les deux hommes à terre. Eliasar sauta le premier sur le quai et rectifia d'un revers de main le pli de son pantalon.

— Nous irons chez Pablo, dit Joaquin, je parie 20 piastres que nous trouverons Krühl attablé devant une bouteille de champagne.

Ils allumèrent leurs cigares, se retournant sur de belles Espagnoles vêtues de toile blanc, que des mères aux formes opulentes, ou des dègnes dans la tradition de la Céléstine accompagnaient et protégeaient contre les hasards de la rue.

La lumière électrique, attirait contre les vitres des grands magasins le beau visage blanche des femmes. Et la lumière de leurs désirs rayonnait, elle aussi, dans leurs yeux épris.

XV

CHITA.

— Nous débarquerons dans l'île avant la fin de la semaine, Monsieur Krühl.

— Nous avons le beau temps pour nous, capitaine.

— Pas trop de brise, les voiles ne travaillent pas.

Sur le pont de l'Ange du Nord, Krühl et le capitaine Heresa regardaient, une femme brune, à la taille souple qui dans un joli geste de ses deux bras levés accrochait des oripeaux de couleur après les galhaubans du grand mât.

— Chita, cria Krühl.

La femme se détourna, sa bouche un peu grande s'entrouvrit dans un sourire qui fit rayonner le pur éclat de ses dents petites et pointues.

— Quelle belle créature ! murmura Krühl. Le capitaine ne répondit pas.

Il avait fallu toute l'énergie et la violence de Krühl pour convaincre Heresa que la présence de Chita à bord de l'Ange du Nord, n'apporterait aucun trouble dans la discipline.

Il avait presque acheté cette fille dans le bar de Pablo. La vieille señora, les mains jointes et la bouche mielleuse l'avait convaincu de la réelle valeur de la danseuse cubaine, car Conchita était née dans l'île de Cuba. Krühl que des réminiscences littéraires dangereuses hantaient cette nuit-là résolut de s'attacher la belle esclave. Esclave étrangement muette et farouche, mais dont les beaux yeux exprimaient tout le charme voluptueux des nuits malsaines de l'Equateur.

— Vous n'allez pas emmener ça ? avait demandé Eliasar, en voyant Krühl embarquer

avec la Cubaine, vêtue d'une mauvaise robe de soie noire tachée de graisse, les épaules recouvertes par un châle de Manille d'une richesse aveuglante.

— Mais si, mon cher.

Le ton de la réponse indiquait à Samuel Eliasar que le moment n'était pas choisi pour insister.

Depuis le départ de Caracas, c'est-à-dire depuis trois jours et deux nuits, Chita régnait silencieusement sur l'Ange du Nord circulant comme une chatte adroite entre les cordages, ne prêtant aucune attention aux propos grossiers des matelots qui ne se gênaient pas avec elle, quand Krühl ne les regardait pas.

La présence de cette étonnante créature, dont la voix rauque n'exprimait aucun son qui puisse servir à préciser une idée, donnait un caractère étrange au brick-goëlette.

Debout, à l'avant, la fine silhouette de la fille, depuis ses mauvais petits souliers à hauts talons, ses bas blancs, son châle et la fleur rouge piquée dans sa lourde chevelure de jais, rehaussait d'une étrange pointe de



Chita lavant son linge sur le pont.

perversité, l'Ange du Nord dont le nom semblait alors un blasphème énorme.

— Cette même-là, dit le nègre, nous portera la guigne, vous verrez ce que je vous dis.

Le lendemain de l'arrivée de Chita à bord Powler s'empara d'une mouette. Il porta le bel oiseau de porcelaine blanche à Joseph Krühl, qui l'offrit à sa Cubaine bien aimée :

— Tiens, petite fille.

Chita coupa les pattes à l'oiseau avec ses ciseaux et lui rendit la liberté. La mouette s'envola vers la terre.

Krühl un peu gêné regardait la chula, accroupie à ses pieds. Les ciseaux ensanglantés traînaient à côté d'elle sur le sol.

— Les gosses font la même chose chez nous dit Bébé-Salé, quand ils prennent une mouette, dame oui.

Pourtant peu à peu l'équipage s'habitua à la présence de la jolie fille. Elle lavait son linge sur le pont, s'étirait au soleil, ou dormait assise sur ses talons, aux pieds du Hollandais.

— Chita ! A l'appel de son nom elle levait vers Krühl ses grands yeux caressants et soumis. Elle riait. Krühl la flattait en tapotant ses joues dorées du revers de sa main.

Parfois Heresa, daignait adresser la parole à Chita en espagnol ; Krühl ne comprenait pas. Mais la fille comprenait. Elle regardait Heresa avec intelligence, mais ne répondait jamais.

— Quand nous débarrassera-t-il de cette gaupe ? grommelait Eliasar qui n'appréciait pas le charme sauvage de l'aventurière.

— Elle ne restera pas ici longtemps quand il ne sera plus là déclarait le capitaine.

Un soir que Krühl errait sur le pont, avant d'aller se mettre au lit, comme il passait près du mât de misaine une hachette tomba à ses pieds, d'assez haut pour que le tranchant s'enfonçât solidement dans le plancher du pont de deux ou trois centimètres.

Krühl recula brusquement, il leva le nez en l'air, aperçut Powler à cheval sur une vergue.

— Que faites-vous donc là-haut. Vous avez failli me tuer. Faites attention, nom de Dieu !

Gornedouin fit descendre le mulâtre qui s'excusa. La hachette avait glissé dans ses mains, alors qu'il réparait la vergue de hune. Krühl sur le moment prêta peu d'attention à cet accident, mais il prit l'habitude prudente de lever la tête avant de s'engager sur le pont.

— Nous ne réussirons pas de cette façon, dit le capitaine à Samuel Eliasar.

— Alors, découvrez l'île inconnue le plus vite possible. J'ai hâte d'en avoir terminé.

\* \* \*

Depuis l'histoire de la hachette Krühl se montrait nerveux et vaguement inquiet. Ce n'était pas de la méfiance, mais plutôt une sorte de malaise qu'il ne parvenait pas à définir lui-même. Il attribua tout d'abord cette inquiétude qui l'enveloppait avec insistance au mauvais fonctionnement de son estomac.

— Vous buvez trop lui dit Eliasar. Il faut adopter un régime : suppression du vin, de l'alcool sous toutes ses formes, suppression de la viande. Je vous permets un peu de pigeon bouilli avec une carotte dans une petite casserole.

Krühl suivit le régime pendant deux jours et n'eut pas le courage de résister à la tentation d'une bouteille de Bourgogne qu'il but avec Conchita.

La novia s'émancipait. Un soir, en pleine mer, elle dansa au son de l'accordéon.

Les matelots appuyés contre les bastingages l'applaudirent et dès ce jour chacun d'eux lut aux petits soins pour elle.

— Quelle fille ! disait Krühl avec admiration.

Eliasar intéressé applaudit lui aussi du bout des doigts et lorsque Chita tourbillonnait, lasse et la poitrine palpitante vint s'abattre aux pieds de Krühl, il lui offrit gentiment une orange pressée dans un verre d'eau fraîche.

— Au lit ! commanda Krühl.

Chita se leva et sans tourner la tête descendit dans sa cabine.

— Hein, c'est dressé, fit le Hollandais en regardant ses compagnons.

— C'est ainsi que l'on doit parler aux femmes, pour obtenir la tranquillité, approuva le capitaine.

Gornedouin, admiratif, hochait la tête avec approbation.

La chaleur étouffante d'une nuit menaçante pesait sur l'Ange du Nord.

A l'inquiétude de Krühl se joignait cette fois celle du capitaine, pour d'autres motifs.

— Nous allons prendre quelque chose tout à l'heure et ce ne sera pas pour rire.

Les matelots les poings aux hanches, examinaient le ciel et se communiquaient leurs impressions en termes brefs.

Bébé-Salé ayant repris son accordéon descendit dans sa cambuse. On l'entendit amarrer ses casseroles et caler confortablement le tonneau de rhum.

— Ah, dit Gornedouin, avec l'Ange du Nord, je ne crains rien, car ce bâtiment tient la mer, comme peu de bâtiments le pourraient.

On ne sentait pas un souffle d'air et la mer sournoise clapotait autour du petit voilier. Soudain une légère brise venue du Sud-Est fit claquer les voiles distendues.

Sur un ordre du capitaine chacun fut à son poste dans les vergues et l'on s'appêta à diminuer la voilure pour tenir tête à l'orage qui s'annonçait.

Un éclair illumina la nuit, subit comme l'éclatement d'une énorme cartouche de magnésium ; la mer commença à moutonner et l'Ange du Nord dansa sur place.

Dans la cabine de Krühl on entendait hurler Chita que l'orage rendait malade de terreur.

— Fermez les écouteilles hurla le capitaine, ce n'est pas le moment d'entendre gaeuler cette gaupe là !

Powler se précipita sur les écouteilles. Le vent qui soufflait de plus en plus fort et la violence du ressac venant battre les flancs de l'Ange du Nord couvrirent les gémissements de la fille que Krühl s'efforçait d'apaiser.

XVI

L'ÎLE INCONNUE

L'Ange du Nord montait à l'assaut des vagues. Le vent soufflait clouant les hommes contre les haubans.

Eliasar la bouche décolorée était descendu

dans sa cabine. Un gros nuage gonflé comme une outre creva sur le voilier et la grêle crépita sur le pont comme une fusillade.

A ce moment l'Ange du Nord, découragé piqua du nez dans une grosse lame qui balaya le pont de l'avant à l'arrière.

M. Gornedouin pirouetta et roula dans la direction du rouf, comme un lapin boulé par un coup de fusil.

Fernand, les mains en sang, l'œil mauvais se dérobait au travail.

— Tas de fainéants ! grognait-il.

C'est alors que le grain passé, un pauvre soleil darda quelques rayons malsains sur la mer en furie, et la nuit enveloppa d'une obscurité affreuse qui paraissait tangible l'Ange du Nord, secoué par tous les démons du mauvais sort.

Le capitaine Héresa resta sur le pont avec le premier quart, à côté de Manole tenant les manettes de la roue du gouvernail. Quand les tribordais vinrent relever les babordais, ceux-ci ne quittèrent pas le pont car la violence de la tempête et l'inconcevable sauvagerie du ciel et de l'eau s'acharnaient contre le bâtiment les remplissaient d'angoisse. Il ne pouvait être question de repos devant l'ampleur de la bataille qu'ils allaient livrer aux éléments.

M. Gornedouin, attaché au grand mât répétait les commandements. Et le vent sifflait dans les voiles, qui cédèrent. Les gabiers escaladèrent la mâture et l'on vit les trois Danois cramponnés à la vergue pour atteindre le grand humier.

C'est alors que le vent frappa plus furieusement l'Ange du Nord, étourdi sous les coups, comme un boxeur défaillant subit la force intelligente et précise de son adversaire.

Powler gémissant recommanda son âme à Dieu. Il larmoyait, se tordait les mains, se frappait la tête contre le plancher du pont. Les matelots écoeürés le regardaient en haussant les épaules.

Le capitaine Héresa prit son pistolet et le braqua dans la direction du mulâtre. Ce geste fit l'effet d'un puissant cordial. Powler se releva et reprit son poste parmi les gabiers.

L'Ange du Nord ballotté dans les ténèbres, escaladait des lames hautes comme des montagnes pour redescendre dans une chute vertigineuse, explorant les abîmes insondables que la mer entrouvrait sous sa route.

Krühl remonté sur le pont avec Chita dont les dents claquaient de terreur, regardait anxieusement le capitaine dont la figure tirée par la fatigue ne reflétait aucune émotion.

Il voulut appeler. Les hurlements de la tempête emportèrent le bruit de sa voix.

Personne ne parlait. La nuit se passa dans l'attente passive d'une mort choisie parmi les plus effroyables.

Une teinte livide annonça le jour. La mer semblait en ébullition et le vent s'acharna contre les mâts dégarnis de leurs voiles enfin carguées.

— Faut-il abattre les mâts ? hurla Gornedouin à l'oreille du capitaine.

Le capitaine Héresa eut une hésitation, mais il secoua la tête en signe de dénégation.

Eliasar éroulé à l'arrière, la tête appuyée entre ses mains crispées, regardait droit devant lui, avec des yeux durs et sans reflets. Accroché entre deux haubans, un jupon jaune de Chita, claquait au vent comme le symbolique pavillon annonciateur des pestes rapides et des maladies inconnues qui foulaient les membres, gonflent les ventres et mortifient les chairs.

La grande vergue de misaine fut emportée et l'Ange du Nord donnant de la bande sur tribord s'immobilisa au bord d'un gouffre noir, étonnoir gigantesque, dont les parois entraînées dans un mouvement giratoire vertigineux brillaient étrangement comme une cuvette d'acier raboté par un tour.

L'Ange du Nord, hésita au bord de l'abîme, où il resta suspendu en équilibre pendant quelques secondes qui semblèrent s'éterniser, puis il glissa s'adapta aux parois de l'entonnoir et commença à tourner d'abord douce-

ment en suivant le bord de l'abîme. Mais sa vitesse s'accrut comme en se rapprochant du fond, la circonférence de l'entonnoir d'acier se rétrécissait.

Eliasar, dans un rapide éblouissement, car le navire sombrait dans les élégantes spirales du vertige, revit sur l'écran de sa mémoire la silhouette infâme de Marie du Fouët. Aussitôt, la peur rigide l'abandonna pour cette fois, il se sentit mollir et se laissa emporter vers le terme inimaginable de la chute du navire et il entendait la vieille mendicante bourdonner à ses oreilles : « Min-bon-mos-sieu donnez-un-sou. »

\*\*\*

Le soleil éclata comme une baie lumineuse trop mûre et ses rayons jaillirent en flèches de



Gornedouin entra raide comme un passe-lacets.

métal incandescent. La mer uniformément bleue se chauffait paisiblement et l'Ange du Nord, sortit sain et sauf de la tempête, dérivait doucement au gré d'un courant mystérieux.

Le navire et son équipage se retrouvaient petit à petit. Les matelots hébétés se frottaient les yeux et traînaient leurs membres endoloris sur le pont. La réaction se produisit. Des plaisanteries furent échangées. « C'est pas encore cette fois qu'ils auront ma peau, dit Bébé Salé, ah ! dame non. »

Chita riait au soleil et Krühl respirait à pleins poumons la légère brise qui gonflait les voiles que l'on commençait à hisser une à une.

Bientôt l'Ange du Nord sous sa parure blanche, apparut comme un pommier en fleurs.

Eliasar, épuisé par la fatigue et la tension nerveuse dormait, allongé sur le pont, bouleversé par les lames.

Déjà Perez, Dannolt et Fernand qui remplissaient l'office de charpentiers procédaient aux réparations les plus urgentes. L'Ange du Nord avait souffert de la tempête, mais ses blessures n'étaient pas irréparables. Deux journées suffirent pour mettre de l'ordre dans la mâture éprouvée.

— Hé, mon vieux, dit Samuel Eliasar au capitaine Héresa, il serait peut-être temps de découvrir l'île et le trésor. Cette tempête ne m'a décidément pas donné le goût des aventures nautiques. Je ne peux nier que la représentation était réussie à souhait. Maintenant je suis documenté sur la question et pour cette raison je n'prouve nullement le besoin d'assister à quelque autre scène de ce genre. Ce petit grain, comme vous avez la modestie d'appeler cette abominable fureur de la nature, s'est présenté, à mon avis, comme un avertissement du ciel nous invitant à clore cette affaire par les moyens les plus rapides. Vous pouvez dire ce qu'il vous plaira. J'ai acquis cette conviction à mes dépens et je la garde. Ma résolution est prise et je vous donne ma parole que nous ne tarderons pas à naviguer à notre compte.

— C'est que nous nous sommes considérable-

ment éloignés de la mer des Antilles. En ce moment nous dérivons dans une direction qui ne me paraît pas très fournie en îles désertées.

A ce moment Perez signala la terre à tribord. Héresa, Gornedouin, Eliasar et Krühl fouillèrent la direction indiquée avec leurs jumelles.

— C'est, en effet, la terre dit Krühl.

Le capitaine Héresa sans mot dire, fit son estime. Le résultat de son calcul fut qu'il se mordit la lèvre inférieure en se frottant les mains.

— Ne serait-ce pas l'île, demanda Eliasar, manifestant ainsi son intention formelle de donner une suite aux désirs qu'il venait d'exprimer.

— Je ne sais pas ce que c'est, murmura Héresa contre son oreille.

— Serait-ce notre île, demanda Krühl.

— J'en ai la conviction, fit Héresa, à tout hasard.

La brise en effet portait à terre et bientôt l'Ange du Nord fut assez près des côtes pour qu'on put en distinguer le détail.

Une grande effervescence régna à bord. Krühl plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître ne tenait plus en place. Chita, soumise, accroupie à ses côtés dans son attitude familière se laissait flatter de la main.

— Mes vieux, mes vieux copains ! bégaya Krühl en regardant Eliasar et Joaquin Héresa.

Eliasar, les mains baissées devant ses yeux, scrutait la rive bordée de sable fin, s'étalant comme un large croissant d'or.

— Ah, dit Krühl en embrassant Chita furieusement, c'est toi, belle gosse qui nous a porté bonheur. Tu auras des perles et des diamants, des diamants et des perles, entends-tu, fille ?

Chita leva vers le Hollandais ses beaux yeux et son front pur de bête ignorante. Elle rit, découvrant largement ses gencives roses et ses dents merveilleuses.

L'Ange du Nord dérivait toujours en suivant le courant qui semblait enfermer l'île dans une boucle.

Le ciel s'assombrissait de nouveau. De gros nuages noirs se poursuivaient, s'atteignaient pour se souder les uns aux autres. L'atmosphère donnait à l'île, en simplifiant les plans l'aspect d'une image luxueusement enluminée.

(A suivre).

PIERRE MAC ORLAN.

## DEUX SEMAINES DE GUERRE : Du 21 Novembre au 5 Décembre.

MERCREDI 21 NOVEMBRE. — Les Anglais percent la ligne Hindenburg devant Cambrai, reprennent une dizaine de villages et ont plus de 8 000 prisonniers.

JEUDI 22. — A la Chambre, M. Malvy demande à comparaître devant la Haute-Cour.

— M. Raux devient préfet de police.

VENDREDI 23. — M. Lebrun remplace M. Jonnart, démissionnaire, comme ministre du blocus.

SAMEDI 24. — Les Anglais prennent le bois Bourlon. — A la demande d'amnistie des maximalistes, les Allemands répondent en exigeant un recul de 100 kilomètres.

DIMANCHE 25. — Succès français au bois des Caures. — Les élections à la Constituante ont commencé en Russie.

LUNDI 26. — Les Italiens arrêtent une forte attaque ennemie entre la Brenta et la Piave.

MARDI 27. — Au col Berretta, les Italiens repoussent une violente attaque allemande.

MERCREDI 28. — La Chambre vote le renvoi de M. Malvy devant la Haute-Cour.

— Les maximalistes russes proposent un armistice aux Allemands.

JEUDI 29. — Ouverture de la Conférence interalliée à Paris.

— Début de l'offensive allemande sur le front britannique du Cambresis.

VENDREDI 30. — Signature du décret rationnant le pain en France.

— Les Allemands reprennent la Vacquerie, Gonnelieu et Gouzeaucourt, mais les Anglais les en rejettent aussitôt.

SAMEDI 1<sup>er</sup> DÉCEMBRE. — Première séance du comité de guerre interallié à Versailles.

DIMANCHE 2. — Débuts des négociations pour l'armistice demandé par les maximalistes.

LUNDI 3. — Clôture de la Conférence des Alliés à Paris.

— En Italie, Français et Anglais sont entrés en ligne. — Reprise de l'offensive allemande devant Cambrai.

MARDI 4. — Le généralissime russe Doukhonine est assassiné par les maximalistes au G. Q. G. de Mohilef.

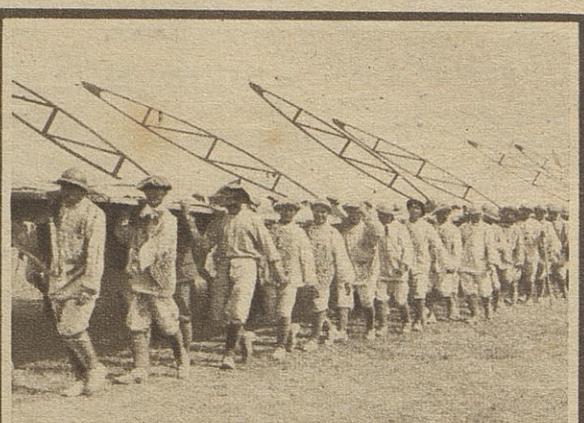
*Fai vu.*  
EN MARGE DE LA GUERRE



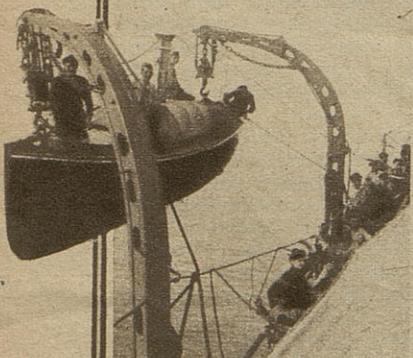
Dans les lignes turques en Mésopotamie : le ravitaillement en tabac de troupes ottomanes se fait par caravanes de chameaux dont les Anglais s'emparent souvent.



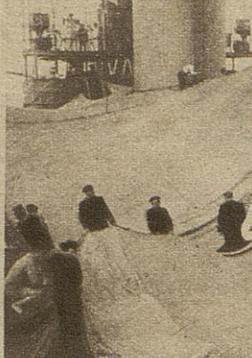
Lord Lansdowne, dont la lettre a fait grand bruit en demandant aux Alliés de reviser leurs buts de guerre.



Près de Verdun, une corvée de tirailleurs annamites déplace un hangar d'aviation et le transportent sur un terrain abrité pour le remonter pièce par pièce.



A bord d'un croiseur français, accrochée aux palans, une baleinière va être mise à l'eau.



Sur le pont d'un patrouilleur, on déploie l'enveloppe ou ballon-vigie qui s'élèvera bientôt.



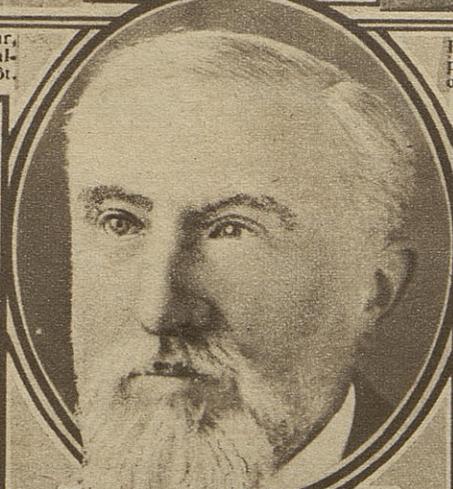
En Méditerranée, sur un transport, un sous-marin est signalé au point de canon de chasse.



La baleinière descend le long des flancs du bateau pour aller à terre prendre le courrier.



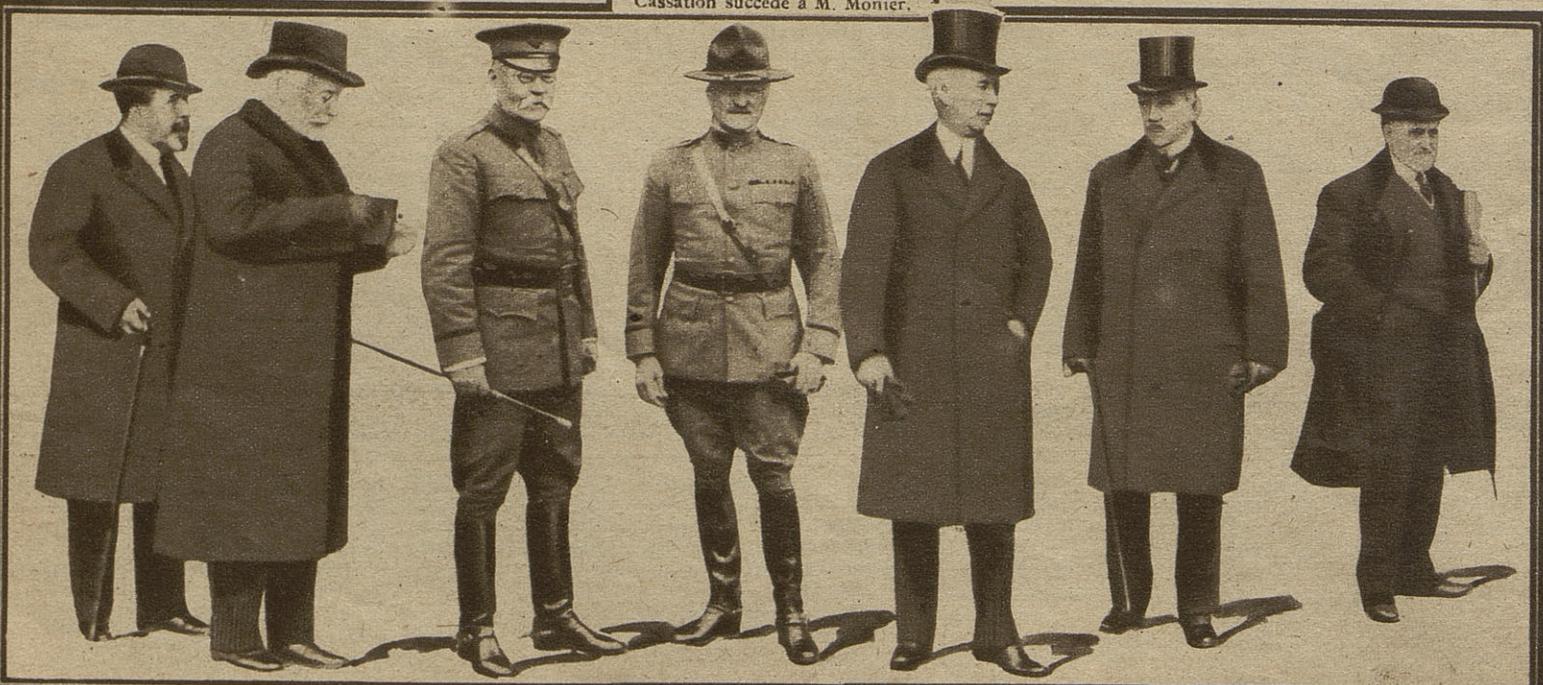
Sur le front d'Artois, artilleurs anglais mettant en batterie un mortier qui pilonnera les défenses allemandes de Marcoing.



M. Paul André, le nouveau premier président de la Cour de Cassation succède à M. Monier.



Fantassins français occupant les ruines d'une ferme évacuée par l'ennemi dans la région près du Chemin des Dames.



M. Romanos. (Grèce).

M. Venizelos. (Grèce).

Général Bliss. (Etats-Unis).

Général Pershing. (Etats-Unis).

Colonel House. (Etats-Unis).

M. Sharp. (Etats-Unis).

Général Garcia. (Cuba).

LES NOUVEAUX VENUS A LA DERNIERE CONFERENCE DES ALLIES A PARIS.

*J'ai vu.*  
HEURTEAUX ET FONCK DECORÉS SUR LE FRONT



*Le général Anthoine décore le capitaine Heurteaux.*

Le 30 novembre, le général Anthoine a remis la rosette d'officier de la Légion d'honneur au capitaine Heurteaux, qui commande la célèbre escadrille des "Cigognes", et la croix au sous-lieutenant Fonck, qui vengea Guynemer en abattant Wissemann le vainqueur de notre "as des as". On sait que Heurteaux et Fonck arrivent en tête du palmarès de nos "chasseurs", après Nungesser, le premier avec 21, le second avec 19 avions abattus.



*Les troupes défilent devant les récipiendaires.*

# Pagéol

**Energique antiseptique urinaire**



Noyaux des Globules  
Globules blancs blancs  
Goutte de pus vue au microscope

*Guérit vite  
et radicalement*

*Supprime  
les douleurs de  
la miction*

*Evite toute  
complication*

Communication à  
l'Académie de Médecine  
du 3 décembre 1912

**L'OPINION MÉDICALE :**

« Il suffit donc pour seul et unique traitement par la nouvelle méthode, de prendre, au début de chaque repas, jusqu'à complète guérison, de 15 à 20 capsules de Pagéol dans les 24 heures : quantités qui s'abaissent des deux tiers dans les états chroniques. Les résultats ne se font pas attendre, ils sont tels que, vraiment, il serait bien difficile de vouloir exiger davantage, et qu'il paraît tout à fait impossible de pouvoir véritablement faire mieux. »

**Dr HENRI LABONNE,**  
Ancien interne des hôpitaux de Paris,  
Licencié ès-Sciences, Médecin spécialiste

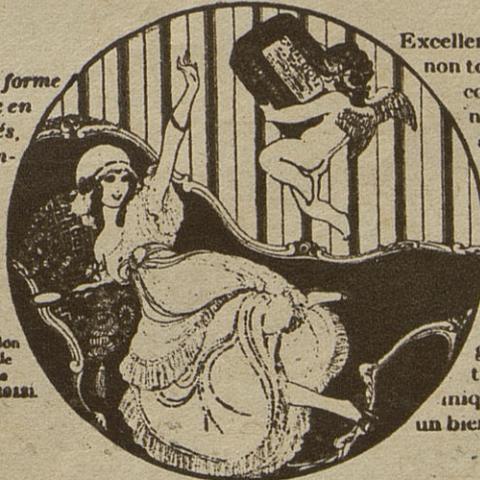
Etabl. Chatelain, 2, rue Valenciennes, et toutes Phies.  
La 1/2 boîte, franco 6 fr. 60; la grande boîte, franco 11 fr.

# GYRALDOSE

**pour les soins intimes de la femme**

*Exigez la forme  
nouvelle en  
comprimés,  
très ration-  
nelle et  
très pra-  
tique.*

Communication  
à l'Académie  
de Médecine  
(14 octobre 1912)



Excellent produit  
non toxique dé-  
congestion-  
nant, anti-  
eucorrhé-  
que, réso-  
lutif et  
cicatris-  
sant.

Odeur  
très agré-  
able. Usa-  
ge continu  
très écono-  
mique. Assure  
un bien-être réel.

**Sauvée grâce à la Gyraldose**

**L'OPINION MÉDICALE :**

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite, la salpingite. Dans ces cas, le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

**Dr HENRI RAJAT,**  
Dr Sciences de l'Université de Lyon, Chef au service des Hôpitaux Civils,  
Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Lyon

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain 2, rue de  
Valenciennes, Paris. La grande boîte, 6 fr.; les 1/2, 3 fr. 75.

VERDUN A REÇU DU MIKADO UN SABRE D'HONNEUR



C'est une merveilleuse œuvre d'art, à la poignée de laque précieuse, au fourreau rehaussé des plus rares incrustations, que le sabre d'honneur qui a été remis au nom de l'Empereur du Japon, à la municipalité de l'héroïque ville de Verdun. L'émouvante cérémonie qui a eu lieu le jeudi 29 novembre, au Grand Palais, s'est déroulée au cours d'une prise d'armes : M. Robin, faisant fonctions de maire, a reçu des mains de M. Matsui ambassadeur du Japon, l'arme d'honneur qui dans l'écusson de l'invincible cité s'ajoutera à la Légion d'Honneur à la Croix de Guerre et aux décorations que les nations alliées lui ont décernées en reconnaissance de son dévouement.

Au milieu, toutes les décorations qui parent la glorieuse ville de Verdun.

En travers : le sabre offert par le mikado en souvenir de l'héroïque résistance.